

Et
si vous étiez
seul ...

Dominique Barberet Grandière
1994/1997

Et si vous étiez seul? si les murs tout à coup tombaient en farine, éclairant tous les recoins de l'absence, délivrant définitivement toutes les angoisses obscures, et lâchant à vos trousses les chiens que vous aviez enchaînés? Et si, sans prévenir, à l'instant où vous vous dépouillez de vos sous-vêtements dans l'incognito des chambres, la maçonnerie céda sous le boudoir d'un événement démesuré, et que vous vous trouviez nu, le sexe terriblement présent au milieu du corps, comme dans une file d'attente, un contrôle d'identité.

Et si vous n'aviez plus aucun être proche, aucune victime simple, aucun évident coupable, d'usage courant à masquer cette nudité?

Réfléchissez un instant,

et dites:

Où poseriez vous les deux pauvres
mains que vous possédez, de façon à
vous réciter encore un instant la litanie
de votre éternité?

Écoutez votre peur. J'écoute la
mienne. Je la prends dans mes mains.
Elle palpite, et cherche à s'échapper. Elle
veut grandir. Elle tente, de chaque son,
de chaque craquement de silence, de
chaque sauvagerie nocturne, d'enfler et
de s'accroître. Elle est dans mes mains, je
la presse, je la comprime. Elle se débat.
Un peu de colère en suinte, que je lèche.
Amère et vive.

Si vive et brûlante que mon corps
s'y chauffe, et cuisine l'éclat du rire, qui
fait éclater la peur, la fait éclater en éclat,
la concasse en cassonade de rire, la peur
éradiquée qui s'échappe en boitant et va
se réfugier sous les escaliers de
l'enfance.

La porte tient fermement au
chambranle. Le vent vous ignore.
Ancrés, immobiles, dans la flache, la
parole vous trouble, l'ambiguïté des
pronoms.

Vous vous dévorez comme il faut:
en tribu.

A chacun de vous, quelque chose
manque, qui n'est pas semblable. On
vous désire, ce soir, pareils aux animaux
paisibles qui cherchent à poser leur
ventre contre qui ne demande rien.

On vous désire indifférents aux
ronces, aux fondrières. Fontaines, aussi
transparents que l'eau qui retourne à sa
source.

L'aube va naître. Il faut connaître,
et se taire.

Si vous voulez, des oiseaux morts
dévorent le plumage

Nous garderons leur vol en mémoire,
où l'aube se condense

Et la précarité de l'instant.

La rêverie, ce temps qu'on passe
à tresser des cordes de sable
qu'aucune marée ne dénoue

Parfois attrape au vol
la mouche brûlante de la vérité
et l'avale.